

# L'architecture vernaculaire en Bretagne

*Nous proposons cet article en l'honneur de Bruno Isbled que, pendant des années, nous avons connu comme conservateur aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine et comme président de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne. Il a suivi attentivement la réception de nos collections aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine et nous a apporté sa compétence professionnelle pour que ces collections soient mises à la disposition du public. Comme directeur des publications de la Société d'histoire et d'archéologie, sa finesse intellectuelle et sa compétence littéraire nous ont beaucoup aidés à améliorer nos nombreux articles. Nous lui devons beaucoup.*

Il y a plus d'un demi-siècle, en 1969, nous cherchions à approfondir notre connaissance de l'architecture vernaculaire en étendant notre champ de recherche au-delà des îles Britanniques et vers une autre culture, celtique, de préférence. L'Irlande, l'Écosse et le Pays de Galles avaient déjà fait l'objet de nombreuses études. Après un bref coup d'œil à une carte des franges atlantiques de l'Europe, il était manifeste qu'il nous fallait choisir entre la Bretagne et la Galice. La première l'emporta, étant d'accès plus facile à partir de la Grande-Bretagne, et ce pour des voyages qui seraient certainement nombreux. C'est ainsi qu'à l'été 1969 nous entreprîmes notre premier voyage exploratoire, sillonnant la Bretagne d'est en ouest et du nord au sud, opérant ainsi de nombreux allers et retours. Jusqu'alors inconnus, des trésors d'architecture nous apparurent si nombreux que, plus d'un demi-siècle plus tard nous nous attachons encore à l'étude de la région ! C'est en septembre 1970 que commencèrent nos premières véritables recherches de terrain, lorsqu'il nous apparut que, la province historique à cinq départements abritant des milliers – et même des dizaines de milliers – de petites maisons rurales, une sélection objective s'avérait nécessaire. Notre but n'était pas d'en dresser un inventaire, ni de choisir les plus plaisantes, mais d'essayer de comprendre l'habitat rural, ses modes d'évolution et de fonctionnement, en espérant, au bout du compte, arriver à des conclusions générales qui pourraient s'appliquer à la totalité de la province. Tout simplement, d'en découvrir l'architecture vernaculaire.

Notre choix se porta sur un système d'échantillonnage imbriqué aléatoire (fig. 1) et nos travaux de terrain, et les recherches correspondantes menées en archives, durèrent environ sept ans, qui nous firent découvrir qu'il n'y avait pas *une* Bretagne, mais

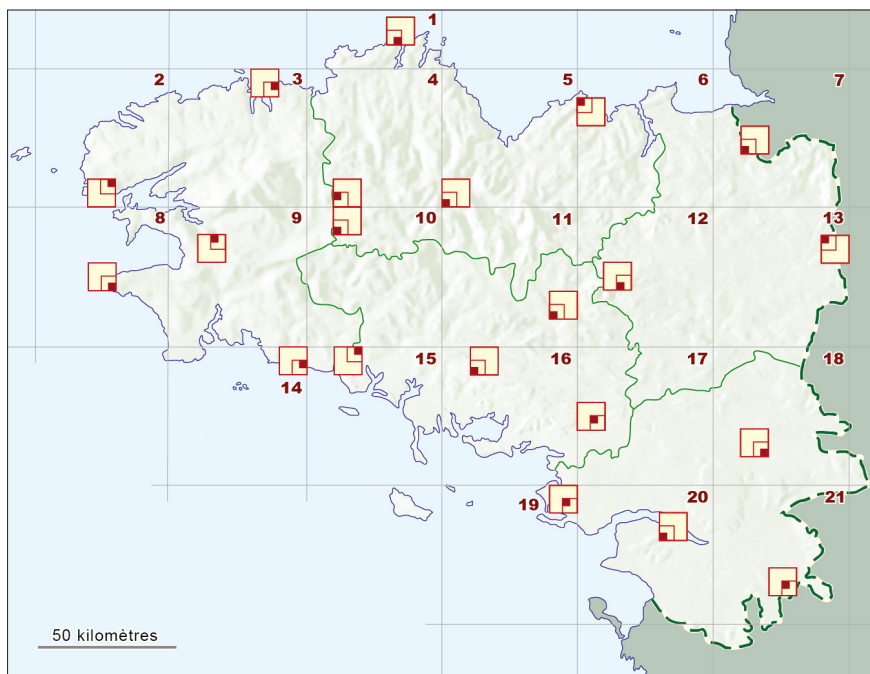


Figure 1 – Carte des carrés, choisis par hasard pour la recherche sur le terrain (réal. Don Shewan)

une multitude de « pays ». Nous avons mis en œuvre cette étude alors même qu’une révolution agricole sans précédent était en cours. Sous l’égide de la politique agricole commune, une évolution majeure du paysage avait commencé. La restructuration des parcelles, c’est-à-dire ce que l’on appelle le remembrement, entraîna des changements spectaculaires dont la destruction des talus et l’arrachage des haies. Cette évolution était une catastrophe pour la préservation des traditions et du patrimoine rural, en particulier pour les bâtiments domestiques mineurs et les petites fermes. Nous eûmes la chance de pouvoir enregistrer, à l’aide de cartes, de dessins et tout particulièrement de photographies, certains des éléments essentiels de la tradition vernaculaire. Nombre des structures ainsi étudiées n’existent plus aujourd’hui ou ont été à ce point modifiées qu’elles sont devenues méconnaissables. Ces changements avaient été tellement profonds que l’on pourrait pardonner à un observateur attentif de penser que nous avions inventé ce que nous avons découvert. Nos documents photographiques restent la preuve de la validité de notre recherche<sup>1</sup>.

1. Les photographies du « Fonds Meirion-Jones » sont conservées aux Archives départementales d’Ille-et-Vilaine, où elles sont disponibles pour consultation, de même que sa bibliothèque. On verra <https://images-archives.ille-et-vilaine.fr/fonds/item/123005-gwyn-meirion-jones?offset=5>, pour le détail.

Les études récentes dans le domaine de l'architecture vernaculaire, et, en particulier celles menées depuis la Seconde Guerre mondiale dans les îles Britanniques, en Allemagne et en Scandinavie, où elles relevaient d'une approche pluridisciplinaire, étaient alors presque entièrement inconnues en France. Les études les plus récentes de l'habitat rural breton avaient, dans une large mesure, été conduites par des géographes, dans l'esprit des années 1920-1930. L'Inventaire général des richesses artistiques de la France, créé en 1964, par décision d'André Malraux, alors ministre de la Culture, était à ses débuts. En Bretagne, le premier volume de l'*Inventaire* à paraître sur le plan national, celui du canton de Carhaix-Plouguer, fut publié en 1969, l'année même où débutèrent nos recherches, et était l'œuvre d'une équipe largement composée d'historiens de l'art<sup>2</sup>. Le thème choisi, « richesses artistiques », trahissait l'approche mono-disciplinaire des études françaises. La nôtre, au contraire, était essentiellement multidisciplinaire. Pour nous, géographes, ethnologues, anthropologues, historiens, architectes et surtout archéologues du bâti avaient tous quelque chose à apporter à la recherche. En dépit de nos approches très différentes, nos relations avec l'équipe de l'Inventaire régional de Bretagne, et, en particulier avec son vice-président, André Mussat, et sa secrétaire, Françoise Hamon, furent des plus chaleureuses et les échanges très fructueux.

Nous était ainsi offerte une merveilleuse occasion de voir comment ces maisons étaient occupées, comment elles fonctionnaient et comment la terre était cultivée et gérée. Les demeures, qu'il s'agisse de fermes, de manoirs ou de châteaux, étaient bâties pour être occupées et non pour être admirées de l'extérieur. C'est leur plan – le programme – qui annonce la fonction de leurs pièces. On peut certes admirer un beau bâtiment, souvent paré de pierres sculptées, mais, pour bien comprendre une demeure, il est nécessaire de savoir comment elle fut utilisée, de connaître les ambitions de ses propriétaires et de ses occupants, leurs ressources et le contexte culturel entourant sa construction. Jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, les paysans bretons vivaient dans une pièce unique, la cuisine (*kegin* en breton). Toute leur existence, de la naissance à la mort, se déroulait dans un seul espace de vie. À l'inverse, la noblesse, ou ceux qui aspiraient à en être ou bien encore avaient suffisamment de moyens pour imiter ceux qui se situaient plus haut dans la hiérarchie sociale, se faisaient construire des demeures constituées d'une grande salle de rez-de-chaussée et d'une chambre d'étage, placée au-dessus d'une cuisine ou d'un cellier. Ainsi les familles paysannes vivaient-elles au rez-de-chaussée, alors que les classes supérieures résidaient au premier étage. Cette différence était l'expression la plus visible du grand fossé social séparant les individus dans la Bretagne rurale. Notre thèse de

---

2. *Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France : Finistère – Canton Carhaix-Plouguer*, 2 vol., Paris, 1969.

doctorat fut soutenue au début de l'année 1978 et ensuite publiée<sup>3</sup>. Elle se doubla d'une multitude d'articles donnés à des revues scientifiques, dont un bon nombre dans celles de sociétés savantes françaises et autres<sup>4</sup>.

Les bâtiments sont des palimpsestes, comprenant des couches successives de rénovations, restaurations et reconstructions, dont chacune correspond à une phase de l'histoire de ces édifices. L'étude patiente des structures, l'identification des couches successives, révélant les périodes plus anciennes, permettent de reconstituer l'évolution de chacun de ces bâtiments. Une décoration recherchée n'est que « la cerise sur le gâteau » : ce qui compte, c'est le gâteau lui-même et sa recette !

Les données concernant les matériaux de construction utilisés avant le bas Moyen Âge sont peu nombreuses. On élevait, sans aucun doute, des murs en pierre, soit en pierres sèches, soit en pierres liées par un mortier d'argile, et, dans le Finistère, il est possible que cette technique de construction ait perduré. Il était courant, au Moyen Âge, de construire en pierre les bâtiments publics ainsi que les demeures et les châteaux des dominants de la société du temps. Il semble toutefois probable qu'une tradition de construction en « pans de bois » se soit maintenue dans les campagnes, car les vestiges d'une telle pratique architecturale se voient dans toute la Bretagne, et tout particulièrement dans la partie orientale de la province. La plupart des villes possèdent encore des bâtiments de ce type.

Des données de plus en plus nombreuses attestent encore l'existence, au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant, d'un grand nombre de maisons « primitives ». Dans les années 1850, les comités d'hygiène décrivent des taudis bâtis en mottes de terre, parfois associées à des pierres. Il est toutefois impossible d'affirmer avec certitude qu'il y avait là les derniers vestiges d'une tradition qui aurait été universelle au Moyen Âge. La technique de construction en mottes est ancienne, mais, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, elle n'était pratiquée que par les classes sociales les plus basses. Alors qu'à l'époque moderne les murs de la plupart des maisons paysannes étaient élevés en moellons non taillés, l'utilisation de pierres appareillées est attestée à partir du Moyen Âge. Dans les zones où elle était disponible localement, on faisait usage de la pierre de taille, non seulement pour les encadrements de portes et de fenêtres, mais aussi dans l'appareillage des murs, et en particulier des façades. Ailleurs on en importait, surtout pour les encadrements de portes et de fenêtres. Dans les zones au sol schisteux, la plupart des maisons paysannes se contentaient de linteaux de bois, la pierre de taille était utilisée avec parcimonie ou bien absente. Il est probable que les murs de torchis étaient autrefois très répandus, particulièrement dans l'est

3. Thèse de doctorat de l'université de Londres : MEIRION-JONES, Gwyn, *The Vernacular Architecture of Brittany : an Essay in Historical Geography*, 2 vol., 1978 ; *Id.*, *The Vernacular Architecture of Brittany : an Essay in Historical Geography*, Édimbourg, John Donald Publishers Limited (1982), pp. viii + 407.

4. Pour une liste de nos publications, en français ainsi qu'en anglais, voir : <https://images-archives.ille-et-vilaine.fr/gmeirionjones-bibliographie>



Figure 2 – La Choletière en Frossay, Loire-Atlantique (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, fonds Meirion-Jones, 40 Fi 02252, 2 août 1974)

de la Bretagne, où, bien qu'aujourd'hui concentrée dans le bassin de Rennes, sa présence est encore très répandue.

Au nord de la Loire, les toits étaient partout couverts de chaume et surtout de paille de seigle, sauf dans les zones basses, où l'on utilisait des joncs. Le genêt était couramment utilisé pour la couverture des maisons les plus pauvres, et l'on s'en servit, jusqu'au milieu du siècle dernier, pour couvrir les bâtiments agricoles. Le long des Marches apparaissent, ici et là, des toits en bardeaux de chêne, les toitures en tuiles « romaines » se voyant partout au sud de la Loire. On rencontre, occasionnellement, des toitures en tuiles rouges de fabrication française, ainsi que des tuiles de Bridgwater importées, au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, dans les régions côtières du nord de la Bretagne. À partir de la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, l'ardoise vint remplacer le chaume dans les régions proches du littoral. Il est possible que ce matériau ait été utilisé depuis longtemps lorsqu'il était disponible localement, mais, en raison de l'arrivée du chemin de fer et de la possibilité d'importer d'Anjou des ardoises plus légères et moins chères, l'usage s'en répandit rapidement, et, dans bien des régions de la Bretagne, elle remplaça presque entièrement le chaume. Dès les années 1970, les bâtiments couverts de chaume, du moins en nombre relativement important, ne se voyaient plus que sur le littoral méridional de la péninsule, et, de manière isolée, ailleurs en Bretagne. Le sol des maisons était presque partout de terre battue, du moins jusqu'au milieu du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, les sols dallés étant rares. Tous ces matériaux et la manière dont ils étaient utilisés ne sont pas particuliers à la Bretagne, car ils se

rencontrent aussi dans les îles Britanniques et d'autres régions d'Europe occidentale. Au sud de la Loire, les maisons se caractérisent par une façade basse et un toit de tuiles romaines. La maison-longue originelle est évidente, une porte donnant accès à l'habitation unicellulaire, le bas bout servant ici d'entrepôt, ce que trahit la porte d'entrée en pignon (fig. 2).

Les techniques de construction sont variées. Les toits en tunnel et les toits voûtés en dalles se voient sur certains bâtiments spécialisés et la toiture d'un petit nombre de bâtiments circulaires, dont des soues à cochons, est montée en encorbellement, les fours à pain étant toujours couverts de dalles.

Les charpentes présentent de considérables variations. Deux exemples de plan basilical (*aisled-hall* en anglais) sont connus à Saint-M'Hervé et plusieurs halles à nef centrale et bas-côtés sont encore visibles aujourd'hui, bien qu'elles aient été bien plus communes autrefois dans les villes. On connaît des maisons de même plan dans le sud-ouest de la France, dans la région des Alpes et ailleurs, les granges et les halles bâties sur le même modèle se rencontrant communément dans une grande partie de la France. Parmi les autres types de charpentes, on retiendra celles à chevrons, à poinçon et fermes à poinçon supérieur. La répartition des véritables fermes à *cruck* est très inégale, mais elle suffit à montrer que ce type de structure était probablement bien plus fréquent autrefois. En raison de la construction de cheminées et de la mise en place de planchers dans les greniers, les fermes à *cruck* paraissent avoir été remplacées par des *crucks* supérieurs<sup>5</sup>.

Les cartes de répartition montrent que les charpentes ne possédant ni poinçons ni poinçons supérieurs sont majoritaires à l'ouest de la « frontière linguistique », alors que celles à poinçons le sont en Haute-Bretagne. Alors que, dans l'est de la Bretagne, les poinçons se rencontrent dans les maisons de toutes les classes sociales, ils n'apparaissent à l'ouest que dans les manoirs et autres demeures de grande qualité. Il semble que le poinçon et le poinçon supérieur, ce dernier étant plus courant, aient été introduits à partir de la France à une date inconnue, et que c'est à l'époque moderne qu'on les utilisa communément dans l'est de la Bretagne. En Basse-Bretagne, ils n'apparaissent que dans les demeures des échelons supérieurs de la société, la paysannerie, conservatrice, continuant à utiliser des toits à faux-entrants et entrants, soit avec *crucks* supérieurs, soit avec des chevrons principaux rectilignes.

---

5. Le terme *cruck* est d'origine anglaise. C'est une charpente dont le poids du toit est porté par des arbalétriers courbés qui descendent jusqu'au sol. Donc, les murs ne supportent plus la toiture et, en fait, ne sont que des rideaux qui séparent l'extérieur de l'intérieur de l'édifice. Il existe de nombreuses publications sur cette sorte de charpente et sa distribution (MEIRION-JONES, Gwyn, « Cruck construction : the European evidence », dans ALCOCK, Nat. W. (éd.), *Cruck Construction : An Introduction and Catalogue*, Council for British Archaeology, Research report, n° 42, 1981, p. 39-56, 172-174).



On ignore à quelle date, dans les couches supérieures de la société rurale, on commença à remplacer le foyer ouvert par un âtre pourvu d'un conduit de cheminée. Il est certain que, dès le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, on édifiait, dans les maisons des couches moyennes de la société, des cheminées dont le conduit était incorporé au mur du pignon. Les données archéologiques montrent que le foyer « ouvert », placé au milieu de la pièce, se voyait probablement dans toutes les maisons paysannes médiévales, quelques exemplaires étant encore utilisés dans les années 1940. D'autres cas correspondent à un stade intermédiaire de leur évolution, la cheminée étant placée au contact du mur du pignon, mais non intégrée à celui-ci, et pourvue d'une hotte en clayonnage. Les maisons à foyer ouvert étaient pourvues d'un toit en croupe, mais la migration du foyer vers l'une des extrémités de la pièce eut pour conséquence la construction de pignons pleins, qui se voient désormais presque partout. Ce n'est que dans les zones où l'on utilisait des orthostats pour bâtir les murs que ces toits en croupe ont été conservés pour des raisons particulières, la croupe étant placée au bas-bout de la maison.

La cheminée de pignon s'est généralisée. Il est rare, dans les maisons paysannes, que cette cheminée soit placée axialement à l'intérieur de la maison, bien que, dans certains manoirs, les pièces placées à l'étage étant chauffées, il fût nécessaire de dresser des conduits disposés sur le même axe. Si l'on excepte les fours installés dans des appentis, les cheminées latérales sont rares, sinon dans les maisons de statut manorial avant le début du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. La cheminée en vint progressivement à remplacer le foyer ouvert, mais cette nouvelle mode ne progressa que très lentement dans de nombreuses régions, et un grand nombre de pauvres continua à vivre dans des maisons primitives à foyer ouvert pendant tout le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Cette période de transition semble avoir duré au moins quatre ou cinq siècles. La grande majorité des cheminées est aujourd'hui bâtie en pierre ou en brique, mais quelques structures en clayonnage subsistent encore.

Un grand nombre de bâtiments circulaires se voient encore en Bretagne : puits et leur couvercle, fours, pigeonniers, moulins à vent, soues à cochons, ainsi que quelques bâtiments spécialisés. Tant par leur forme que par leur mode de construction, ils trouvent des équivalents au Pays de Galles, en Irlande et dans d'autres parties de l'Europe occidentale et méditerranéenne. Il existe des preuves tangibles de la construction de structures circulaires au cours de la Protohistoire et du haut Moyen Âge.

Les bâtiments sub-rectilinéaires constituent le lien entre les structures de forme circulaire, typologiquement plus anciennes, et celles, plus récentes, de forme rectilinéaire, car il existe des preuves de l'existence, dans un petit nombre de zones, de bâtiments permanents aux angles arrondis, construits en pierre, et de la forme ovale donnée aux *lokennou* (« loges », c'est-à-dire des maisons d'une construction précaire).

Les bâtiments primitifs de forme sub-rectilinéaire subsistant au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle nous donnent à voir ce que pouvaient être les maisons longues « ouvertes » dans leur

forme la plus simple. Ces structures, où des banquettes de terre ou de pierres servent de murs, permettent d'imaginer comment se présentait la toiture des bâtiments médiévaux de plan ovale fouillés dans la région. Des habitations semblables ont été fouillées dans l'ouest de la Grande-Bretagne, certaines d'entre elles présentant un plan à trois unités, mais il n'existe, dans les maisons paysannes bretonnes du Moyen Âge, aucune preuve de l'existence d'une seconde pièce à vivre au-delà de la pièce commune.

Il semble qu'en Bretagne la forme d'habitation caractéristique des classes rurales ne possédant pas de terre ou de bétail ait été la maison à un niveau, un niveau et demi ou deux niveaux, comportant une pièce unique en rez-de-chaussée et un grenier à l'étage. Elles abritaient des pauvres, pour l'essentiel et incluait un *penty* pour le journalier. Il est possible que d'autres groupes de statut social plus élevé, comme le clergé, et ne participant pas directement aux activités agricoles, aient occupé des maisons à pièce unique.

Certains bâtiments sont de grande qualité, et il arrive qu'ils soient pourvus d'une avancée où était placé le lit (en breton *kuz gwele*), d'une cheminée latérale et, parfois, d'une entrée à côté de la cheminée au pignon, éléments architecturaux que l'on connaît dans les îles Britanniques, mais qui apparaissent rarement en Bretagne. L'existence en Bretagne de ces avancées, peut-être d'ailleurs en nombre considérable autrefois, étend, dans une large mesure la zone de répartition connue de ces structures. À l'inverse, les avant-corps « de la table » (*apothis taol*, *kuz taol*) sont pratiquement inconnus dans les îles Britanniques, et, en Bretagne, ne se rencontrent que dans le Léon. Aujourd'hui, ces *kuz taol* sont uniquement associés à la table qui est située dedans, ainsi que des bancs ou chaises. Cependant, l'origine de ce phénomène est liée au tissage du lin. Le métier du tisserand était situé dedans, éclairé latéralement par une fenêtre. Le confort du tisserand était parfois assuré par un banc de pierre, aménagé dans le mur, et toujours visible dans de nombreuses maisons, surtout les plus anciennes.

La présence, dans la région, d'un nombre aussi élevé de maisons à pièce unique signifie peut-être qu'elles étaient autrefois communes dans une grande partie de l'Europe occidentale, et que leur relative rareté en Angleterre et au Pays de Galles est due à leur transformation en structures plus élaborées.

L'apparition de maisons à deux pièces est un phénomène relativement récent, certaines d'entre elles trouvant leur origine dans la transformation en pièce à vivre de l'étable d'une maison longue. Il existe des preuves montrant que, lorsque besoin était, il arrivait fréquemment que l'on transforme le bas-bout des maisons longues d'étable en chambre. Ce type de maison à deux pièces commença à apparaître dans les régions côtières à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et se répandit vers l'intérieur des terres, où l'on en connaît un siècle plus tard. Mais ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que ce modèle de maison se répandit dans toute la Bretagne. Il convient



d'ailleurs de ne pas confondre ces maisons paysannes à deux pièces avec les manoirs à deux unités de la Renaissance, dont les premiers exemples sont datés de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Les plus anciennes « maisons-longues » connues sont celles de Pen-er-Malo et de Kerlano. Sous cette forme élémentaire, ce type de logis était encore en usage en Bretagne jusqu'à une date avancée du XX<sup>e</sup> siècle, aucune cloison ne séparant la pièce commune, située au haut-bout de la maison, de l'étable occupant son bas-bout. Hommes et bêtes y accédaient par une porte latérale, et on peut discerner une évolution dans l'aménagement de ces habitations, marquée par l'installation d'une cloison à mi-hauteur servant à délimiter la partie réservée à l'étable. On pouvait y attacher les bêtes et il était facile, pour les nourrir, de placer des auges dans le passage transversal, qui, dès lors, prenait l'aspect d'un couloir d'alimentation. Par la suite, et probablement pas avant le XIX<sup>e</sup> siècle, on édifia des cloisons pleines, du côté « pièce commune » du passage transversal plutôt que de celui de l'« étable ». Les cloisons bâties en pierre sont rares, l'âtre et sa cheminée se trouvant toujours au haut-bout de la pièce commune. La cheminée n'est jamais adossée au passage transversal, comme c'est le cas au pays de Galles. On voit apparaître plus tard, en Haute-Bretagne, un sous-type de la maison longue, où l'on accède à l'étable par une entrée distincte, tout en préservant la communication interne. Un autre sous-type, d'où disparaît la communication interne, représente le stade ultime de cette évolution. Un bon exemple d'un dérivé de maison-longue au toit de chaume, avec une pièce à cellule unique au haut bout et une ancienne étable au bas bout se voit à Mériadec (fig. 3). Dans les années 1970, ce type de maison disparaissait rapidement.

La maison longue bretonne est remarquable en ce qu'elle pérennisa, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, la forme « élémentaire » de l'habitat rural. Elle ne constitue cependant pas un cas isolé, car l'on en connaît des exemples dans le Cantal, et il existe des structures similaires en Irlande. En fait, les maisons longues et leurs formes dérivées se rencontrent dans tout le nord de la France, dans le Massif central, ainsi que dans le Sud-Ouest, jusqu'aux Pyrénées. On ne voit cependant pas apparaître en Bretagne cette seconde pièce, ou « salon » que l'on connaît dans l'Angleterre médiévale, et la maison longue bretonne constitue une survivance, dans une mesure que l'on ne connaît pas ailleurs, de la relation primitive entre l'homme et la bête. À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une forme de maison à deux cellules a commencé à apparaître, la deuxième cellule ayant une fonction de stockage plutôt que d'habitation, annonçant ainsi l'évolution de la maison-longue précédente. Le chaume, en partie sous la pression des compagnies d'assurances, commençait à être remplacé par des toits en ardoise d'Anjou, bon marché grâce à l'arrivée du chemin de fer (fig. 4).

Une autre caractéristique remarquable de l'habitat rural breton est la tendance au regroupement des maisons en « rangées » de deux à une dizaine d'unités, sinon plus. Si ces « rangées » se rencontrent dans l'ensemble de la région, elles sont particulièrement nombreuses dans le nord du Morbihan et dans certaines parties de l'Ille-et-Vilaine, où



Figure 3 – Mériadec en Plumergat, Morbihan (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, fonds Meirion-Jones, 40 Fi 01014, 15 septembre 1972). Remarquez la pente vers l'extrémité de l'étable, qui facilite l'écoulement des eaux.



Figure 4 – Kergueris, Pont-Scorff, Morbihan (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, fonds Meirion-Jones, 40 Fi 00563, 3 juillet 1971)



Figure 5 – La Ville en Juhel, Taupont, Morbihan (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, fonds Meirion-Jones, 40 Fi 00127, 7 septembre 1970)

elles atteignent leur extension maximale et où elles sont, semble-t-il, associées à un ancien système d'openfield. Les données archéologiques, sous forme de la présence de joints verticaux, semblent indiquer que ces « rangées » se développèrent au fil du temps. Bien que, sur un site précis, le plus ancien bâtiment existant soit presque certainement postérieur de plusieurs siècles à la première habitation bâtie en lien avec l'exploitation des parcelles voisines, la « rangée » de maisons multicellulaires peut correspondre à la reconstruction progressive d'une série de structures plus anciennes. Mais il pourrait tout aussi bien s'agir, à l'origine, d'une seule et unique ferme, peut-être bâtie sur une lande enclose de talus, ou d'un hameau de deux ou trois fermes. En raison de la croissance démographique et la mise en œuvre du partage successoral, l'openfield fut subdivisé afin de donner de la terre à chacun des héritiers, de nouvelles maisons étant bâties afin de loger chacune de ces familles. Dans plusieurs de ces « rangées » se voient des maisons de types variés, datant d'une période allant du <sup>xvii</sup> au <sup>xx</sup> siècle et correspondant à ce que l'on sait de la croissance démographique. À partir de la fin du <sup>xviii</sup> siècle, des étages font leur apparition, mais pas à des fins résidentielles. Malgré la présence de fenêtres, les portes du premier étage trahissent une fonction de rangement. Le paysan breton a continué à vivre dans une seule pièce au rez-de-chaussée, de la naissance à la mort, jusqu'au <sup>xx</sup> siècle. La nouvelle pièce secondaire servait principalement de symbole de statut et n'était que rarement utilisée à d'autres fins que le stockage. (fig. 5)





Figure 6 – Trovern en Plougasnou, Finistère (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, fonds Meirion-Jones, 40 Fi 00436, 24 juin 1971)

L'architecture vernaculaire de la Bretagne se caractérise par l'uniformité générale de certains traits et par de fortes variations régionales d'autres éléments. L'uniformité, notamment des plans des maisons, semble être, dans une large mesure, une réponse à des *stimuli* économiques aux niveaux inférieurs de la société, ces derniers étant influencés, aux cours des derniers siècles, par de nouvelles modes, présentes à des niveaux sociaux supérieurs. Il est, par ailleurs, possible que les variations régionales reflètent une géographie culturelle, dont les divisions sont profondément ancrées dans la Préhistoire, et qui, à la période historique, s'exprimèrent de différentes manières. Les maisons bretonnes sont le reflet des liens de parenté, à un degré que l'on ne connaît plus depuis longtemps dans de nombreuses parties de l'Europe. Cela se voit tout particulièrement au développement des « rangées », mais le phénomène pourrait aussi expliquer la manière dont, dans le passé, étaient occupées certaines maisons multicellulaires.

Dans certaines régions, on trouve des maisons à deux niveaux dans lesquelles une chambre supérieure est située au-dessus d'une pièce au rez-de-chaussée ; il s'agit d'un bloc-chambre, mais sans la salle de plain-pied de la résidence noble. La pièce inférieure est souvent une cuisine, qui sert également de logement pour un serviteur, tandis que la pièce supérieure peut accueillir un propriétaire terrien en visite occasionnelle, un membre du clergé ou une personne d'un statut social

similaire. Cette disposition, un étage supérieur avec une fonction de service en dessous, est celle d'une résidence de haut rang (fig. 6).

L'impression générale que l'on peut retirer de notre étude est que la Bretagne est une province à l'architecture à la fois extrêmement conservatrice et pourtant extraordinairement active dans l'exécution du détail et le travail de la pierre. Des conditions de vie primitives perdurèrent jusqu'au milieu du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, notamment le long du littoral sud. L'extrême ouest de la région montre, à partir de la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, des contrastes marqués entre conservatisme et innovation ; la survivance, jusqu'à une date récente, des loges, des foyers ouverts et de l'habitude, très répandue, de vivre dans une seule et unique pièce, est remarquable. Certaines familles, dans le pays de Baud et sur l'île d'Ouessant, vivaient dans des conditions extrêmement misérables qui résultent en grande partie de la croissance démographique que connut le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle et de l'extrême pauvreté qui en découla. Une grande partie de la population, dans la mesure où elle passait la totalité de son existence dans une seule et unique pièce, conserva, jusqu'à une période avancée du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, un mode de vie médiéval, qui se caractérisait par l'utilisation d'une seule pièce commune. Cette dernière ne différait de la véritable salle commune médiévale que par le déplacement du foyer vers un mur de pignon, la construction d'un conduit de cheminée servant à évacuer la fumée, et la présence d'un plus grand nombre de meubles et ustensiles de cuisine.

L'architecture vernaculaire bretonne se caractérise ainsi par son conservatisme, la pérennité de la salle commune, l'absence de pièces spécialisées et l'étroite proximité des hommes et des animaux. Il en existe de proches parallèles dans d'autres parties de l'Europe atlantique, notamment l'ouest de l'Irlande et de l'Écosse. Mais, si on la compare à la plus grande partie de cette Europe océanique, la Bretagne semble pauvre, terriblement pauvre, et extrêmement conservatrice, peu encline, dans la très grande majorité des cas, à concevoir des pièces spécialisées. Dans l'utilisation qu'elle fait des matériaux, en particulier de la pierre de taille, la frugalité des conditions économiques et de l'organisation des maisons est contrebalancée par la richesse des couleurs, des textures, des formes et des détails, qui témoignent d'un savoir-faire dont la vitalité et parfois l'exubérance sont d'une ampleur et d'une portée rarement égalées en Europe occidentale<sup>6</sup>.

GWYN MEIRION-JONES

Professeur émérite, *London Metropolitan University*

---

6. Je remercie notre ami de longue date, le professeur Patrick Galliou, pour sa traduction de cet article.

